Le double jeu de Florence dans ses rapports avec l'Orient ottoman après le concile de 1439

Florence double dealings with the Ottoman empire after the 1439 council

Sophie Salviati

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/13915>

DOI : 10.4000/cdlm.13915

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2020

Pagination : 171-184

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Sophie Salviati, « Le double jeu de Florence dans ses rapports avec l'Orient ottoman après le concile de 1439 », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 101 | 2020, mis en ligne le 15 juillet 2021, consulté le 26 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/13915> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.13915>

Ce document a été généré automatiquement le 26 novembre 2021.

© Tous droits réservés

Le double jeu de Florence dans ses rapports avec l'Orient ottoman après le concile de 1439

Florence double dealings with the Ottoman empire after the 1439 council

Sophie Salviati

- 1 Au milieu du xv^e siècle, à Florence, la notion de « rempart de la chrétienté » est toujours d'actualité : la ville retentit encore des projets de croisade défensive propagés par le cardinal Bessarion auprès des cours d'Italie et illustrés par Piero della Francesca dans sa *Flagellation*, et le concile de 1439 doit la réalisation de l'union entre Grecs et Latins en grande partie à l'urgence de former une coalition contre les Ottomans¹. Cependant, cette idée de « bloc occidental » évolue car il y a en jeu beaucoup d'intérêts financiers en Méditerranée. Les États comme Florence, Venise ou Gênes tiennent donc un double discours auprès de la Porte, renvoyant toujours l'unification et la croisade au lendemain, tandis que leurs comptoirs tournent à plein et enrichissent marchands et patriciens.
- 2 Lorsque Florence conquiert un port en prenant Pise en 1406, on assiste au développement de son commerce avec le Levant puis, rapidement, la ville se trouve en concurrence avec Venise. Les Florentins qui partent s'établir dans les pays de la Porte sont de plus en plus nombreux et âpres au gain et, souvent, font office d'informateurs auprès des dirigeants de leur ville d'origine.
- 3 Ainsi Benedetto Dei peut-il être considéré comme l'un de ces agents de renseignements attachés à Laurent le Magnifique, et chez qui le sentiment d'appartenance à sa ville d'origine, Florence, s'unit à un penchant non dissimulé pour l'Orient turc : en effet, Benedetto Dei naît à Florence en 1418 (où il reviendra mourir en 1492, la même année que Laurent), et est chargé plusieurs fois de missions d'information lors des nombreuses guerres de Florence contre Gênes, Lucques ou Milan. Parti en 1463 pour le Levant au service d'un marchand vénitien, Girolamo Michieli, il donne aux Médicis un rapport régulier des événements auxquels il assiste mais aussi, par exemple, aux Gonzague de Mantoue, soucieux de laisser une trace pérenne de lui-même à travers ses

Chroniques et ses Mémoires. Son point de vue est particulièrement intéressant en ceci que, bien qu'il soit très attaché à la maison Médicis et qu'il occupe souvent des postes de renseignements, il reste un véritable représentant du commun des Florentins, avec son esprit de marchand tourné vers les intérêts financiers, loin des grandes idéologies ou de la vision géopolitique comme le feraient un pape ou un empereur. Il voit les choses d'un point de vue très pragmatique, au quotidien, percevant ainsi l'Orient comme une nouvelle source d'enrichissement pour les États italiens. Dei considère enfin que c'est là une raison de plus pour s'assurer la faveur du Sultan, afin d'attirer sur Florence une prospérité que Venise voudrait se voir attribuer.

- 4 Nous nous intéresserons donc ici, dans un premier temps, aux efforts de la Florence médicéenne pour se présenter comme un rempart de la chrétienté à travers le rôle que jouèrent Cosme puis Pierre et Laurent, puis nous verrons combien Benedetto Dei fut un personnage représentatif des échanges commerciaux et des relations diplomatiques que Florence continuait à entretenir plus ou moins ouvertement avec le Grand Turc, pour enfin mettre en évidence que, dans un rôle comme dans l'autre, Florence entendait rivaliser avec Venise, *baluardo della cristianità* (« rempart de la chrétienté »), et porte de l'Orient, grande rivale et modèle à imiter.
- 5 À l'heure du choix d'une ville pour le transfert du concile de Ferrare, Cosme de Médicis met tout en œuvre pour s'assurer la mainmise du concile et recevoir la délégation dans sa ville². Après avoir reçu le privilège du monopole de la banque pontificale, Cosme multiplie les missives et les ambassades pour que sa ville devienne le nouveau siège du concile. Laurent son frère est envoyé en personne comme ambassadeur, tandis que le *Pater Patriae* lui-même recevra les Orientaux...
- 6 Ainsi, le 8 décembre 1436, Cosme envoie-t-il à son frère Laurent une lettre confidentielle, rédigée par un certain Ruberto, demeurant à Bâle, contenant d'importants éléments autour de la question du transfert du futur concile³. Puis le 6 juin 1437, il lui écrit à nouveau afin de lui demander d'envoyer un plénipotentiaire, et insiste pour que Laurent lui-même se déplace, telle est l'importance de la question du concile :

*Quamquam, si nobis credetis, vos, qui rem optime intelligitis, superata quacumque difficultate, venietis. Iterum dicimus : venite celeriter, nec rem tantopere cupitam modo negligatis, aut plus quam oporteat differi permittatis. In adventu vostro portabitis vobiscum scripturas illas auctenticas, quas cum reverendissimo domino Sancti Marcelli et domino Ariminensi fecistis*⁴.
- 7 Si le système diplomatique des Médicis est parfaitement au point, le réseau financier établi par Cosme, de retour d'exil, fonctionne lui aussi à plein : il s'est assuré des alliés dans tous les domaines, et spécifiquement parmi les banquiers. Ainsi la grande finance florentine et la Chambre Apostolique, depuis leur lutte commune au XIII^e siècle, se trouvent-elles étroitement liées. Au point que, dès la moitié du XIV^e siècle, la solvabilité du Mont de Florence est garantie sur la « *fides* » de la Chambre Apostolique. Les marchands et banquiers florentins, qui s'étaient immiscés dans les affaires de la Curie, avaient naturellement permis aux membres de leurs familles qui faisaient partie du clergé de pénétrer eux aussi au sein de la cour pontificale, ce qui leur avait offert, bien avant le concile de Florence, une influence auprès des prélats. Mais au début du XV^e siècle, l'une de ces familles prend un relief particulier dans le paysage financier de la curie : les Médicis. Et en 1434, le pape Eugène IV n'est pas seulement, génériquement, un allié de Florence, mais il est plus particulièrement un ami de Cosme.

Negli anni venti e trenta del Quattrocento, la banca Medici controlla la Depositeria della Camera Apostolica ; ma il legame che essa ha con Eugenio IV è anche più stretto, perché i crediti della banca col papato sono garantiti su 100.000 fiorini di titoli di debito pubblico che Eugenio IV ha sul Monte Comune di Firenze⁵.

- 8 On ne s'étonne donc pas qu'alors que l'évêché d'Arezzo est vacant, Eugène IV torpille deux candidatures anti-médicéennes pour mieux défendre les intérêts de son allié. Cosme, quant à lui, n'avait pas manqué de faire l'effort, afin de démontrer la disponibilité de Florence au service de la papauté, de rendre concrètement service à son illustre client,

[...] sia sostenendo e seguendo, grazie al banco Medici, il papa nei suoi spostamenti in Italia, fra il giugno 1434 e il settembre 1443 (anno in cui Eugenio tornò a Roma), sia, soprattutto, aprendo a Basilea, fino al 1433 ed in adesione ad una richiesta del cardinale Giuliano Cesarini, una filiale dello stesso banco, a capo della quale fu posto Roberto Martelli, che, significativamente, rimase a Basilea fino al 1438, cioè l'anno in cui passò a Ferrara insieme con i padri conciliari che lasciarono la città renana⁶.

- 9 Ainsi, après de nombreuses années de collaboration avec la cour pontificale, Cosme vint-il jusqu'à obtenir la consécration de la cathédrale Santa Maria del Fiore, le 25 mars 1436, après une intervention du pape lui-même. Cette consécration n'est d'ailleurs pas sans conséquence : elle est une sorte de légitimation de la ville à quelques mois du transfert du concile œcuménique. Si Florence jouit du privilège pontifical, cela ne peut être que de bon augure pour l'ouverture de la ville sur l'extérieur et pour l'affirmation de son aura.
- 10 L'essor de Florence se trouve donc assuré, puis, rapidement, renforcé par les moyens financiers des Médicis et leur réseau diplomatique. En 1439, lorsque finalement la cour pontificale s'établit à Florence, c'est que le « parrain »⁷ de la ville a de l'argent et a su établir des relations commerciales et diplomatiques avec tout ce qui compte dans les pays catholiques :

Cosimo [...] seppe imporsi stringendo amicizia con altre forti case bancarie - i Portinari, i Benci, i Tornabuoni - riuscì a ottenere il sia pur costoso privilegio che il concilio fosse spostato nel 1439 da Ferrara a Firenze, giocando sin in fondo la carta della sua consuetudine con papa Eugenio IV [...]. Cosimo sorvegliava la politica discretamente, da lontano, servendosi di amici fidati e di alleati sicuri di solito legati a lui con un vasto sistema di favori che gli consentiva di controllare indirettamente organi e meccanismi cittadini di governo (fu costantemente « padrino » di Firenze)⁸.

- 11 Ce surnom de « parrain » fait bien sûr référence à la politique de l'ombre qu'a choisie Cosme, et qui le mènera jusqu'aux plus hautes sphères, mais petit à petit, presque clandestinement. Ainsi Franco Cardini n'hésite-t-il pas à qualifier Cosme de « *cripto signore* », d'« *appaltatore del sistema di imposte pontificie* », ou de « *gran burattinaio* »⁹. Ce jugement sans appel fait toutefois oublier un peu vite que l'efficacité du seigneur florentin n'était peut-être due qu'à l'aisance que donne l'argent, alliée à un sens certain des événements, à une finesse et à un charisme personnels que cet homme intelligent sut cultiver et dont le mérite lui est propre. D'ailleurs, si Cosme est trois fois Gonfalonier (en 1435, 1439 et 1445), c'est que ses concitoyens sentent qu'il faut un homme à la forte personnalité et à l'intelligence hors du commun pour guider la ville dans le labyrinthe dangereux des politiques de la Péninsule.
- 12 Les faveurs dont jouissent les Médicis auprès de la cour pontificale ne jouent pas, il est vrai, un moindre rôle dans le transfert du concile de Ferrare à Florence ; et les bénéfices que la ville allait retirer d'un tel événement seraient encore plus importants. Pour ce faire, il faut encore préciser quelles seront les conditions financières afin d'organiser

l'accueil des Grecs dans la ville, sur les modalités de garantie des prêts que la ville doit appliquer au souverain pontife. C'est donc après avoir longuement négocié l'affaire avec la ville, par l'intermédiaire de Laurent, le frère de Cosme, que Francesco Condulmer, cardinal chambrier du pape, ratifie l'accord, le 18 décembre 1438. Le Conseil communal florentin débloque alors la somme de deux cents florins pour la rénovation des locaux du couvent dominicain de Santa Maria Novella, choisis pour héberger la suite pontificale. Ce « placement » financier sur lequel les Médicis ont parié va s'avérer particulièrement fructueux, et leur assurer une position sociale de premier choix.

- 13 Nous avons vu combien la puissance financière et diplomatique des Médicis put assurer à la ville d'autres bénéfices, une ouverture d'abord politique et religieuse puis un véritable point de départ vers des relations essentielles entre Orient et Occident. Le rôle majeur, central, de la famille, son prestige aussi, s'en trouvent alors justifiés :

I due fratelli [Lorenzo e Cosimo] si erano divisi onori ed oneri. Il minore, del governo, aveva sorvegliato i negoziati con il papa. Il maggiore, magistrato supremo della repubblica, avrebbe accolto il papa e tutti i personaggi che componevano il Concilio al momento del loro arrivo a Firenze. In una città così travagliata, nella quale tensioni ed insicurezze sul futuro politico abbondavano, l'attenzione di tutto il popolo si sarebbe ora concentrata sul ruolo capitale esercitato dai Medici nel procurare alla loro città la presenza così straordinaria non solo del concilio ecumenico, ma addirittura dell'imperatore greco, il primo principe secolare ad essere ammesso nella città dal momento dell'espulsione, quasi cent'anni prima, del duca di Atene¹⁰.

- 14 On notera qu'à l'heure de solliciter la Curie pour l'amener à choisir Florence comme siège du concile après le départ de Ferrare, Cosme ne se déplace pas lui-même dans la ville des Este ; mais il préfère y envoyer son frère pour attendre la délégation dans sa ville pour mieux l'accueillir, montrant ainsi à tous son propre pouvoir exercé dans l'ombre et néanmoins incontesté.

Cosimo [...] aveva rinunciato a favore del fratello per farsi appunto ritrovare a Firenze nelle vesti anche formali di capo dello stato : venuti al potere quattro anni innanzi non senza sospetto di complicità papale [...], i Medici approfittavano del ritorno di Eugenio IV in città per una consacrazione solenne del regime recentemente impiantato. Altro si potrebbe aggiungere sul significato, politico e simbolico, che Firenze, e per essa il suo attuale governo, assegnarono all'evento, a dimostrazione della propria grandezza e sovranità¹¹.

- 15 Le pape ne laisse en effet à personne d'autre qu'aux Médicis le soin de traiter du transfert du concile, négligeant même de faire appel à la Seigneurie comme il se doit, puisqu'elle est le seul organe politique et diplomatique officiel :

È [...] estremamente significativo il fatto che, giunti al momento decisivo della questione, i più diretti interessati (cioè il pontefice e i suoi sostenitori) si rivolgessero non alla Signoria, che nelle più svariate occasioni si era fatta portatrice delle assicurazioni più ampie riguardo alle possibilità di accogliere a Firenze il papa con tutta la sua curia, ma ai Medici, interessati quanto il legittimo governo dello stato fiorentino, e forse anche in misura maggiore, all'eventualità che Firenze divenisse sede dell'assise conciliare¹².

- 16 Cosme, alors Gonfalonier de Justice, accueille le pape lors de son entrée dans Florence au début de l'année 1439 ; ce sera là l'une de ses rares charges publiques, mais qui lui assure tous les regards. Puis c'est encore lui qui bénéficie, lors du départ de Jean VIII Paléologue en août la même année, de l'honneur de pouvoir insérer les insignes impériaux sur le blason de sa famille, en signe de gratitude¹³. Le transfert du concile et la charge confiée à Cosme assure donc à la famille de banquiers, selon l'heureuse formule de Roberto Bizzocchi, « un'iniezione di prestigio »¹⁴. Les Médicis commencent à se

servir de l'Orient et de la présence de ses représentants à Florence pour asseoir leur « dynastie ».

- 17 Dans le *Cortège des Mages* (commandé à Benozzo Gozzoli par Cosme mais réalisé par Pierre entre 1459 et 1462), Laurent *alias* Gaspard, le mage le plus jeune, celui donc de l'avenir, se place dans le sillage spirituel des deux empereurs de l'Empire romain : empire d'Orient avec Jean VIII Paléologue, empire d'Occident avec Sigismond de Luxembourg. Le rejeton de Pierre le Goutteux devient ainsi implicitement le protecteur de la civilisation chrétienne (ou, selon une autre interprétation où il se placerait derrière Jean VIII et Joseph II, patriarche grec de Constantinople, Laurent serait le protecteur du pouvoir temporel et spirituel chrétiens).
- 18 Florence, protectrice de l'héritage chrétien, revendique donc manifestement son appartenance au monde gréco-latin face aux terribles ennemis ottomans. Cependant, la réaction des Médicis devant les difficultés rencontrées par les Uniates de retour à Constantinople lorsqu'ils furent inquiétés par certains adversaires de l'unité fut décevante ; leur attitude face aux Grecs qui s'étaient frottés à la culture latine et en payaient maintenant le lourd tribut fut celle de récipiendaires qui, une fois la culture grecque assimilée, ne se préoccupèrent guère de continuer leur œuvre d'union auprès des Grecs en difficulté. Ces derniers sont confrontés dès leur retour à l'hostilité de leurs compatriotes et empêchés de faire face efficacement aux Turcs malgré leurs efforts désespérés pour les convaincre de la nécessité de l'unité et de faire bloc contre l'ennemi commun. Le sentiment de résignation devant l'invasion ottomane dont les dignitaires grecs font preuve pousse les Latins à récupérer la culture classique après la chute de Constantinople. Nous l'avons dit, ceux-ci continuent à se présenter comme les dépositaires des vestiges qui ont survécu à la déferlante ottomane, tout en traitant la question grecque avec désinvolture. Cette attitude est largement favorisée par le repli sur soi des Grecs présents dans l'ancienne capitale byzantine et par l'adaptation des mentalités à la nouvelle seigneurie de Mehmet II le Conquérant. Les antiunionistes ont tôt fait de miner les aspirations à une alliance gréco-latine, comme l'on s'en rend compte à travers certaines phrases des *Mémoires* de Sylvestre Syropoulos, où sont exposées les réticences à s'unir aux Latins et la mise en accusation de ceux qui voulaient réaliser l'union :

Ce fut hélas à nous, les malheureux, de faire bon gré mal gré comme tu le sais, Christ empereur ! [...] Cela se fit contre notre gré et sans que nous eussions eu d'avance la moindre information à ce sujet. Et voilà dans quelle clarté, après quelle délibération et avec quelle liberté et entente tout se faisait !¹⁵.

- 19 Alain Ducellier, dans son étude sur l'Orient chrétien et l'islam au Moyen-Âge, résume bien l'aspect superficiel de l'union de Florence et rend parfaitement compte de l'ambiance désabusée et confuse régnant dans l'Orient orthodoxe des années 1440 : il rappelle que le patriarche Joseph II n'accepte qu'avec d'extrêmes réticences la suprématie pontificale et l'adjonction du *Filioque* ; ses successeurs, Métrophane II et Grégoire Mélissénos-Mammas, tout en conservant les théories unionistes, se placent continuellement en porte-à-faux vis-à-vis d'un clergé et de fidèles qui y étaient majoritairement opposés. Quant à Jean VIII Paléologue, il « [passe] l'union par profits et pertes »¹⁶. Rappelons enfin dans quelles circonstances désolantes se tient la proclamation de l'Union à Sainte-Sophie de Constantinople le 12 décembre 1452 (soit treize ans après le concile de Florence !), réalisée devant un auditoire clairsemé et sans qu'aucun dignitaire ne soit présent. Mentionnons également à ce propos un détail révélateur : dans les formulations des prières, le nom de Nicolas V apparaît au même

rang que celui du « patriarche évincé » Grégoire Mélissénos¹⁷. Le schisme russe enfin vient non seulement détruire tout espoir d'unité mais encore amplifier la faille de cette désunion des chrétiens : en 1440, Isidore de Kiev, qui avait prêché l'union au concile de Florence, est désavoué par Vassilij II et se voit contraint à l'exil en 1442. Il s'ensuit en effet en Russie une forte attitude antiunioniste, qui débouche au XVI^e siècle, sous le règne du grand-duc de Moscou Ivan III, dont la conséquence majeure est la prétention à la succession au trône de Constantinople, avec l'idée selon laquelle Moscou serait la « Troisième Rome »¹⁸.

- 20 Enfin, en Europe centrale, malgré l'Union proclamée en 1439 et les alliances politiques entre la Hongrie et la Pologne, les dissidences entre les princes sont aussi la source de bien des défaites chrétiennes. Venant s'ajouter aux diverses possibilités de s'enrichir en aidant l'un ou l'autre camp, ces disputes font des ravages parmi les rangs européens. Vespasiano da Bisticci raconte dans la biographie du cardinal Cesarini l'épisode de la bataille de Varna (1444) où il est question de « faux chrétiens » qui aident des Turcs dans un combat contre la délégation pontificale en Hongrie en les faisant passer d'une rive à l'autre du lieu où la bataille était prévue¹⁹. Outré par cette manoeuvre, Bisticci précise que ce n'est que pour « *parecchi ducati* », pour une poignée de ducats, que les Chrétiens ont vendu la vie de leurs semblables. L'aide des Chrétiens aux Turcs n'est donc motivée que par une grande vénalité, mais elle reste révélatrice de la discorde régnant dans les armées européennes :

Era venuta la cosa [la mossa dei cristiani] a buono capo, se non fusse venuto lo impedimento grande che venne a' Cristiani per lo inconveniente de' Turchi, che furono passati per una via della marina da uno luogo a un altro, come è noto a tutto il mondo. Sentendo il re d'Ungaria e il cardinale, come i Turchi venivano a uno certo luogo, feciono pensiero di andargli a ritrovare, veggendo avere grandissimo vantaggio dal loro, ed essere di maniera ch'eglino speravano senza alcuno dubbio la vittoria parata. [...] Andorono al luogo deputato, del quale erano i Cristiani medesimi superiori. Venendo a questo luogo, i falsi Cristiani, che si chiamavano mercadanti, passorono infinito numero di Turchi, a prezzo di parecchi ducati l'uno; e fu tanto il numero che fu passato da quegli falsi Cristiani, che sopraggiugnendo costoro e non gli aspettando, venendo alla battaglia, come si stima, benché il vero non ne sappia persona, vi fu morto il re e il cardinale e tutti i signori e nobili di quella provincia, che non vi campò che potesse narrare il fatto dell'arme come era passato. Veduto lo inganno de' Cristiani, si stima che avendo presa i Cristiani la battaglia co' Turchi, sopravvenendo di poi tante migliaia di Turchi non aspettati, gli mettessino in mezzo, e seguironne la strage che si vede e la morte del cardinale e di uno si degno re, quanto quello d'Ungaria²⁰.

- 21 La conclusion de la *Chronique* de Constantin Mihailović, Serbe servant comme janissaire entre 1455 et 1463, résume sans doute l'état d'esprit de ceux qui contemplent la scène :

Ainsi, il y avait la guerre parmi les Chrétiens, et les païens accroissaient leurs forces, car sous couvert de religion, la cupidité et la vanité mènent les Chrétiens à de nombreux maux²¹.

- 22 Les Médicis donc, tout comme nombre de princes européens, se sont plutôt, selon une perspective lucrative et intéressée, tournés vers une politique ambiguë favorisant davantage les échanges culturels et financiers avec le Sultan. Nous allons voir ainsi que les relations des Médicis avec le grand Turc, si elles sont variables, restent aussi souvent cordiales afin de préserver les intérêts commerciaux de la ville.
- 23 Certains Florentins, notamment des marchands et des aventuriers qui veulent tenter la chance ailleurs que dans leur ville, décident de s'établir en Orient et fournissent ainsi de nombreuses informations aux gouvernants et deviennent un lien certain avec les Ottomans. C'est le cas de Benedetto Dei, lié avec les Médicis, qui, installé en terre

sarrasine, refuse de rentrer à Florence. Tout au long de sa *Chronique*, il relate le moindre événement, pour un large public. Le point de vue de Benedetto Dei est *a priori* celui d'un personnage qui semble assez objectif dans ses relations avec l'Orient ; en bon informateur de l'Europe, il ne s'adresse pas à un destinataire précis auquel il faudrait plaire, mais entend que ses écrits soient lus par beaucoup, et s'efforce donc de donner une version des événements fidèle à la réalité : d'où l'utilisation constante de dates et de repères chronologiques connus de tous. Il écrit aux Gonzague de Mantoue : « [...] *E da•mme ogni sabato arete le nuove e d'Asia e d'Africa e d'Europia sempre* », réaffirmant ainsi sa fonction de lien impartial entre les pays d'Orient et d'Occident²². Son but semble être lié à une information précise sans préjugés contre le gouvernement ottoman, au contraire de bien des ennemis ou simples détracteurs des Turcs à la même époque (comme Bessarion qui voit en eux l'Antéchrist, ou encore comme le prouve l'existence de la « *giostra del Saracino* » organisée chaque année à Florence, où l'on fourbit ses armes contre un mannequin à semblance de Turc, parce qu'il est l'ennemi par antonomase).

- 24 L'objectivité relative de Benedetto Dei peut cependant être atténuée par le côté arriviste du personnage, qui recherche manifestement un certain confort qui lui serait assuré par la collaboration avec les Ottomans, ainsi que le passage à la postérité : le genre littéraire des *Chroniques* et des *Mémoires* dont il se sert est significatif de cette volonté de laisser sa griffe. En outre, s'il travaille en 1463 chez le Vénitien Girolamo Michiel, c'est peut-être comme espion (thèse soutenue notamment par Franz Babinger²³) mais n'est-ce pas simplement dans une perspective économique avantageuse pour lui ? En effet, c'est ce que peut laisser croire sa mentalité de marchand, nette et organisée, pragmatique. Aucun accent sentimental, aucune envolée lyrique à l'encontre de la culture ou de la politique ottomanes ne transparaît chez ce chroniqueur qui n'a pas appris à écrire, mais s'est forgé son propre style ; pour démontrer son objectivité, il forme ses paragraphes de façon simple et rigoureuse, avec des anaphores qui donnent une impression de méthode et de clarté, commençant ses alinéas en reprenant le même mot, délivrant chaque fois une information claire, essentielle et sans fioritures, située dans le temps en regard d'autres événements. Aucune idéologie ne s'entremet dans ses écrits, et aucun jugement de valeur négatif n'est porté à l'endroit du Turc.
- 25 Dei profite d'écrire en pleine période de liberté de pensée à Florence : au lieu de concevoir le sultan comme l'Antéchrist, il va jusqu'à le proposer comme modèle de *condottiere* aux Italiens. Ainsi, la croisade devient désormais une notion impensable : Mahomet II n'est plus l'Ennemi mais celui qui peut accueillir, voire enrichir les Florentins. Il faut d'ailleurs rappeler à ce propos qu'en cas de défaite ottomane, Florence fête en Occident la victoire de la chrétienté pour se poser en salvatrice ; mais lorsqu'il s'agit d'une victoire du sultan, les émigrés florentins n'hésitent pas à partager les réjouissances des Ottomans (en 1465 par exemple).
- 26 Les lettres de Luigi Pulci font parfois mention de cette admiration des Florentins pour les Ottomans : ainsi, dans la lettre XVII (XIX), datée du 18 mars 1471, celui-ci déclare appeler de ses vœux une politique ottomane sur l'Italie : « *e vorrei che noi ci reggessimo un tratto X anni a subaci e naschia ; e Benedetto Dei non ti dirà il contrario* »²⁴. Quant à l'amorce de la lettre XLVIII, elle parle d'elle-même : « *Al mio cara Benedetto Dei salamalec* » et met en quelque sorte l'Orient au goût du jour.

- 27 Par ailleurs, sur le plan du style que Dei adopte pour rédiger ses chroniques et sa correspondance, son exhibitionnisme verbal démythifie les personnages historiques (contemporains ou du passé) les plus hiératiques autant que les lieux célèbres ou les puissances établies. Sa soumission et son affection pour les Médicis, dont on trouve un exemple parlant dans la Lettre VII, lui permettent de désacraliser certains lieux communs tels que la force de Venise ou celle des ducs de Milan souvent hostiles aux Florentins :

Ché, per lo corpo di Cristo, se tutti li cristiani d'Italia s'opponessino tutti d'accordo e d'un pari volere da un de' lati, e da l'altro lato fussi la sua persona ignuda e disarmata e co' porri cotti i'mmano e colle rape e colle carote, voglio essere più tosto dal suo, perché non puo' perdere volendo. E que' nostri matti da ccatena gli à cecati 'l diavolo, di modo che son condotti in un cacatoio, e bene merito, ché il bene è nimico del meglio. Somma delle somme, e' si puo' dire come nella Bibbia : chi non si volta alla croce non si puo' salvare, e cosi' dich'io e o' detto e diro' : chi non si volta a essere colle palle gli fie rotto la testa e le spalle²⁵.

- 28 Ce passage implique en outre que la parole de Dei équivaut à celle de la Bible (c'est implicite à travers le parallélisme de la rime et de la syntaxe), et qu'elle la complète et l'actualise. C'est là une nouvelle profession de foi, introduite et synthétisée par l'expression « *Somma delle somme* » à la saveur thomasienne quelque peu iconoclaste.
- 29 Mais, on le voit ici, l'exaltation de la maison Médicis et de Florence va de pair avec le dénigrement des autres puissances, « *E que' nostri matti da ccatena gli à cecati 'l diavolo, di modo che son condotti in un cacatoio, e bene merito, ché il bene è nimico del meglio* »²⁶. Et, pour Benedetto Dei, c'est Venise, rivale redoutable avec ses comptoirs bien établis et ses marchands innombrables, qu'il faut évincer pour assurer à Florence le monopole du commerce oriental : « *pochi hanno odiato e danneggiato Venezia e la sua politica nel Levante come Benedetto Dei da Firenze* »²⁷.
- 30 Florence en effet voudrait damer le pion à Venise en Orient afin de s'assurer sinon le monopole, du moins la plus grande part du marché avec le Levant. Lorsque Venise, qui mène elle aussi un double jeu avec le Grand Turc, envoie son peintre Gentile Bellini en ambassade chez le Sultan, Florence voit plus tard Michel-Ange et Léonard sollicités par le Sultan pour travailler en Orient, par l'intermédiaire des Dominicains ou Franciscains.
- 31 Un autre exemple, plus directement politique celui-là, est fourni par les suites de la Conjuration des Pazzi en 1478 où le frère de Laurent de Médicis trouve la mort sous les coups acharnés de partisans de factions adverses lors d'une messe à Sainte-Marie des Fleurs : l'un des assassins, Bernardo Bandini, se réfugie à Constantinople, croyant sans doute échapper de façon certaine à la vengeance de la famille au pouvoir. Mais Laurent obtient que Mehmet II lui livre Bandini et le fait exécuter, comme il l'avait fait pour ses complices Francesco Salviati et Francesco, Jacopo et Renato de' Pazzi, pendus aux fenêtres du Palais de la Seigneurie ou bien jetés dans l'Arno après leur pendaison ou torturés et décapités comme Giovan Battista da Montesecco qui pourtant s'était refusé à prendre part à l'assassinat dans un lieu saint.
- 32 Or l'année suivante, un envoyé du sultan est reçu avec tous les honneurs en Toscane ; la raison officielle de sa venue est motivée par une demande de la part de son maître d'artisans et d'artistes, mais il est probable que ces approches, précédant de quelques mois la prise d'Otrante et le massacre de ses habitants, aient été le signe d'une entente entre Ottomans et Florentins dans cette entreprise. Cette imbrication des affaires s'accélère sous le règne de Bajazet II, et les relations toujours plus étroites de la Porte et de Florence sont sous-tendues par une convergence d'intérêts manifeste.

- 33 Secondant la politique philoturque de Laurent par ses écrits autant que par ses actes, Benedetto Dei n'hésite pas à accabler les Vénitiens et à faire tout ce qui est en son pouvoir pour s'en prendre à leurs intérêts en Orient et assurer ainsi à Florence un monopole bien plus étendu. Quand en 1467 le sultan fait précipiter des Vénitiens depuis le haut d'une tour et laisse les cadavres exposés, il le fait selon Dei « *per amore che i suoi amici fiorentini soffiarono nel bossolo* »²⁸ (*Cronaca*, c. 82 r.). Dei répond même au Sultan (dans sa *Risposta al Gran Turco*) en 1463 que si l'Italie peut sembler désunie contre le « bloc » ottoman, elle n'attend que la ruine de Venise en Orient pour s'unifier, ajoutant que tous les États se réjouiraient de la voir « *ispacciata* », empêchée d'agir²⁹. Dei ne recule pas devant les entreprises de délation les plus douteuses, interceptant et remettant au sultan des lettres compromettantes rédigées par des envoyés vénitiens ou conduisant des prisonniers vénitiens en prison sur demande du Grand Turc. En 1466 il est d'ailleurs l'ambassadeur personnel du sultan auprès des Mamelouks pour les avertir des machinations des Vénitiens...
- 34 L'attitude de Florence et de ses gouvernants est donc fort ambiguë, en ce xve siècle, quant aux relations avec l'Orient, qu'il soit chrétien ou musulman. Les Médicis, poussés par leur attrait pour la culture (qu'ils savent pouvoir utiliser à des fins politiques), se penchent sur la question orientale avec intérêt : reconnaissant le raffinement des Grecs après les avoirs accueillis pour le concile de 1439, ils se servent des érudits réfugiés en Italie pour asseoir leur puissance par une propagande intellectuelle. Par ailleurs, l'importance grandissante des marchands développe les relations entre Florentins et Orientaux, souvent en concurrence avec les grandes puissances chrétiennes.
- 35 Si Venise envoie elle aussi son peintre, Gentile Bellini, à Mahomet II pour qu'il en fasse un portrait officiel, si les princes italiens renâclent à s'unir pour mener une croisade, il est licite de se demander alors si l'Italie, avec ses vellétés de guerre contre le Grand Turc, le considère encore comme l'ennemi par excellence. Cela n'est probablement plus le cas depuis quelques années déjà à Florence, si l'on en croit la trame d'épopées chevaleresques telles le *Morgante* de Luigi Pulci qui présente un ennemi sarrasin noble et assez valeureux pour que le chevalier chrétien qui s'y confronte sorte du combat singulier couvert de gloire.
- 36 Les mentalités humanistes commencent réellement à opérer un changement dans les échanges entre les cultures grecque, latine et turque. Certaines réticences seront levées plus tard, car il reste une certaine tradition de méfiance entre les trois civilisations. C'est peut-être ce que révèlent, sur la fresque des Rois Mages réalisée par Benozzo Gozzoli au Palais Médicis, les deux petites genettes autour du jeune homme à la tunique bleue : représentatifs de l'Orient, les deux animaux ont chacun une attitude bien différente : l'un, sur la croupe du cavalier, semble un animal de compagnie docile et fidèle. L'autre, sous le cheval, refuse visiblement de se plier aux ordres du page qui voudrait le voir avancer. Enchaîné, il progresse dans le sens opposé à la marche des Mages. N'y pourrait-on voir une métaphore de cet Orient si désiré et pourtant si difficile à maîtriser, un amant que l'on craint et que l'on vénère ? Les rapports de Florence avec lui sont peut-être tout entiers contenus dans cette double figuration.

NOTES

1. « *From early times there had been a tension between East and West that led to a growing estrangement, and [...] this ultimately issued in schism. By the thirteenth century there was a set disposition on both sides which (as Humbert of the Romans wrote to Gregory X) was "traditional and irrational, like the hostility between Ghibelline and Guelf entertained by people who knew nothing of its origins and the reasons for it, but who continued it because they found it so.* » (Depuis bien longtemps il y avait une tension entre l'Est et l'Ouest qui avait mené à un éloignement croissant, et [...] cela déboucha finalement sur un schisme. Depuis le treizième siècle, il existait des dispositions des deux côtés qui (comme Humbert des Romans écrit à Grégoire X) étaient "traditionnelles et irrationnelles, comme l'hostilité entre guelfes et gibelins entretenues par des gens qui ne connaissaient rien à ses origines ni aux raisons qui la justifiaient, mais qui la nourrissaient parce qu'ils l'avaient trouvée en l'état.), Joseph Gill, *Byzantium and the papacy, 1198-1400*, New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 1979, p. 143.
2. Ce sont Laurent et Cosme qui, sur le plan strictement financier, permettent au concile d'être organisé à Florence en prêtant à la Curie une somme conséquente sur leurs fonds propres : lorsque, avec la bulle *Sicut Pia Mater* du 9 septembre 1434, le souverain pontife hésite sur la façon de financer le concile (faut-il imposer une dîme ? Promulguer une indulgence ?), ce sont 200 000 ducats, soit 125 000 florins (cf. N. Jorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*, Paris, E. Leroux, 1899) qu'il lui faut déboursier. Et déjà, la ville de Cosme l'Ancien accepte le prêt. En 1437, Florence acquiert Borgo San Sepolcro et se rembourse ainsi d'une dette pontificale de 25 000 florins. (cf. l'étude de référence de Joseph Gill, « The cost of the Council of Florence », dans *Personalities of the Council of Florence*, Oxford, Basil Blackwell, 1964, p. 186-203). Un emprunt voit ensuite le jour et le 17 avril 1438, Cosme et Laurent, son frère, avancent à Eugène IV 10 000 florins d'or. Le 1^{er} septembre 1438, Eugène IV lance une dîme « pour l'union », par la promulgation d'une bulle. La participation financière devient officiellement la condition *sine qua non* à la planification d'une croisade défensive dans l'unité des chrétiens.
3. Cf. Eugenio Cecconi, *Studi storici sul concilio di Firenze*, Florence, Tip. Dell'insegna di S. Antonino, 1869, doc. XCIX.
4. « D'ailleurs, si vous nous croyez, vous qui comprenez parfaitement cette affaire, après avoir surmonté toute difficulté, vous viendrez. Nous le répétons : venez vite, ne négligez pas une chose désirée à ce point, et ne permettez pas qu'elle soit différée plus qu'il ne faudrait. À votre arrivée, vous porterez avec vous ces lettres authentiques que vous avez rédigées avec le très révérend seigneur de Saint Marcel et le seigneur de Rimini. » *Ibid.*, doc. CXXIX.
5. « Dans les années vingt et trente du XV^e siècle, la banque Médicis contrôle la *Depositeria* de la Chambre apostolique ; mais le lien qu'elle a avec Eugène IV est encore plus étroit, parce que les crédits de la banque avec la papauté sont garantis sur 100.000 florins de titres de dette publique qu'Eugène IV a sur le Mont Commun de Florence ». Roberto Bizzocchi, « Concilio, papato e Firenze », dans Paolo Viti (dir.), *Firenze e il concilio del 1439*, Florence, Olschi Editore, 1994, p. 117.
6. « Que ce soit en soutenant et en suivant, grâce à la banque Médicis, le pape dans ses déplacements en Italie, entre juin 1434 et septembre 1443 (année où Eugène rentra à Rome), soit, surtout, en ouvrant à Bâle, jusqu'à 1433 et en adhésion à une requête du cardinal Giuliano Cesarini, une filiale de la même banque, à la tête de laquelle fut nommé Roberto Martelli, qui, de façon significative, resta à Bâle jusqu'en 1438, c'est-à-dire l'année où il passa à Ferrare avec les pères conciliaires qui quittèrent la cité rhénane. » Paolo Viti, « Leonardo Bruni e il concilio del 1439 », dans *id.* (dir.), *Firenze e il concilio...*, op. cit., p. 516-517.
7. Franco Cardini, *La Cavalcata d'Oriente*, Rome, Tomo Edizioni, 1991, p. 21.

8. « Cosme [...] sut s'imposer en liant amitié avec d'autres maisons bancaires importantes – les Portinari, les Benci, les Tornabuoni – réussit à obtenir le privilège, quoique coûteux, que le concile soit déplacé en 1439 de Ferrare à Florence, jouant jusqu'au bout la carte de sa familiarité avec le pape Eugène IV [...]. Cosme surveillait la politique discrètement, de loin, en se servant d'amis de confiance et d'alliés sûrs généralement bibouliés à lui par un vaste système de faveurs qui lui permettait de contrôler indirectement des organes et des mécanismes de citoyens du gouvernement (il fut constamment « parrain » de Florence) ». Franco Cardini, *La Cavalcata...*, op. cit., p. 21.
9. « Seigneur de l'ombre, adjudicataire du système des taxes pontificales, Grand marionnettiste ». Interview de Franco Cardini par M. Zadro, « L'anno che Cosimo creò l'Umanesimo », *La Repubblica*, 28 septembre 1989, (p. III-IV *cronaca di Firenze*).
10. « Les deux frères (Laurent et Cosme) s'étaient partagé les honneurs et les devoirs. Le plus jeune, ambassadeur du gouvernement, avait surveillé les négociations avec le pape. L'aîné, magistrat suprême de la république, allait accueillir le pape et tous les personnages qui formaient le concile au moment de leur arrivée à Florence. Dans cette ville aussi tourmentée, dans laquelle les tensions et les incertitudes sur l'avenir politique abondaient, l'attention du peuple tout entier allait maintenant se concentrer sur le rôle capital exercé par les Médicis dans le fait de procurer à leur ville la présence extraordinaire non seulement du concile oecuménique, mais encore de l'empereur grec, le premier prince séculier à être admis dans la ville depuis l'expulsion, presque cent ans auparavant, du duc d'Athènes ». Anthony Molho, « Fisco ed economia a Firenze alla vigilia del concilio », dans Paolo Viti (dir.), *Firenze e il concilio...*, op. cit., p. 91.
11. « Cosme [...] avait renoncé en faveur de son frère pour, justement, se laisser retrouver à Florence sous l'aspect, même formel, de chef de l'État : arrivés au pouvoir quatre ans auparavant non sans être soupçonnés de complicité pontificale, [...] les Médicis profitaient du retour d'Eugène IV à Florence pour une consécration solennelle du régime récemment implanté. On pourrait encore ajouter bien des choses au sujet de la signification politique et symbolique que Florence, et à travers elle son gouvernement de l'époque, attribua à l'événement, dans le but de démontrer sa propre grandeur et sa propre souveraineté ». Riccardo Fubini, « Problemi di politica fiorentina all'epoca del concilio », dans Paolo Viti (dir.), *Firenze e il concilio...*, op. cit., p. 27.
12. « Il est extrêmement significatif qu'arrivés au moment décisif de la question, les plus directement intéressés (c'est-à-dire le pontife et ses partisans) se tournent non vers la Seigneurie, qui, dans les occasions les plus diverses, s'était portée garante des assurances les plus grandes quant à la possibilité d'accueillir à Florence le pape avec toute sa curie, mais bien vers les Médicis, intéressés au même titre que le gouvernement légitime de l'État florentin, et peut-être même dans une plus grande mesure, à l'éventualité que Florence devienne le siège du concile ». Gianfranco Rolfi, Ludovica Sebreghondi et Paolo Viti (dir.), *La Chiesa e la città a Firenze nel XV secolo*, Florence, Silvana, 1992, p. 70.
13. Raffaella Maria Zaccaria, « Documenti e testimonianze inedite sul concilio : linee per una ricerca », dans Paolo Viti (dir.), *Firenze e il concilio...*, op. cit., p. 98.
14. Roberto Bizzocchi, « Concilio, papato e Firenze », dans Paolo Viti (dir.), *Firenze e il concilio...*, op. cit., p. 119.
15. Sylvestre Syropoulos, *Les « Mémoires » du grand ecclésiarque de l'Église de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le concile de Florence (1438-1439)*, Paris, Éditions du CNRS, 1971, § 13 et 14, p. 493 et 497.
16. Alain Ducellier, *Chrétiens d'Orient et Islam au Moyen-Âge*, Paris, Armand Colin, 1996, p. 410-414.
17. C'est en tout cas la relation qu'en donne l'historien pourtant unioniste Doukas (*Histoire turco-byzantine*, XXXVI, 3-5, Bucarest, éd. Grecu, 1958, p. 315-317), peut-être pour soutenir le pouvoir impérial aux abois.
18. Cf. Asterios Argyriou, *Les exégèses grecques de l'Apocalypse à la période turque*, Thessalonique, Société des études macédoniennes, 1982, p. 107.

19. « À la suite de la déclaration de l'Union [des Églises, en 1439], une expédition militaire était donc organisée et une croisade proclamée, conduite par le cardinal Cesarini, et qui allait être commandée par le nouveau roi de Hongrie, Vladislav Jagellon. S'ensuit, d'octobre 1443 à janvier 1444, une "longue campagne", menée de conserve par Vladislav et Jean Hunyadi contre les Turcs, qui connaît un retentissement suffisant en Occident pour que de nouvelles troupes se mobilisent, associant Hongrois, Valaques, Bourguignons, Génois, Vénitiens, Polonais, Lituanais, Bulgares et autres. L'armée s'avance en direction de l'Empire ottoman, mais le sultan Murad II, probablement surpris par l'avancée des Occidentaux et pour le moment incapable de réunir suffisamment de forces à leur opposer, cherche à temporiser. C'est Georges Branković qui servira de relais entre Hongrois et Ottomans, et qui parviendra *in extremis* à ce que soit signée en août 1444 la "Paix de Szeged" entre Murad et Vladislav. [...] Mais le cardinal Cesarini se refuse à reconnaître le traité comme valable, tout à son affaire de mener à terme sa croisade contre l'Infidèle. Et sa campagne se poursuit. [...] C'est au mois de novembre, à Varna, dans l'actuelle Bulgarie, à proximité du Danube et non loin des rives de la mer Noire, que les contingents chrétiens sont massacrés par les armées ottomanes maintenant rassemblées par Murad. Vladislav Jagellon, avec un nombre considérable de ses hommes, dont le cardinal Cesarini, trouve la mort ». Frantz Oliu, Notice introductive aux *Mémoires d'un janissaire* de Constantin Mihailović, Toulouse, Anacharsis, 2012, p. 35-36.

20. « La chose [le mouvement des Chrétiens] était bien avancée, n'eût été la gêne importante qui incombait aux Chrétiens à cause des Turcs, passés par voie maritime d'un bord à l'autre, comme le sait le monde entier. Le roi de Hongrie et le cardinal, entendant que les Turcs venaient en un certain lieu, pensèrent aller à leur rencontre, voyant qu'ils avaient un grand avantage sur eux, et se trouvant placés de telle façon qu'ils espéraient sans doute aucun la victoire préparée. [...] Ils se rendirent au lieu dit, où se trouvaient les Chrétiens déjà mentionnés. Arrivant sur ces lieux, les faux Chrétiens, qui se faisaient passer pour des marchands, passèrent un nombre infini de Turcs, faisant payer chacun le prix de plusieurs deniers ; et le nombre de Turcs passés par ces faux Chrétiens fut tel, qu'ils surgirent sans qu'on les attende, décidés à combattre, comme l'on peut imaginer, quoique personne ne sache ce qu'il en fut en vérité. Le roi, le cardinal et tous les seigneurs et nobles de la région y laissèrent la vie, et personne n'y survécut pour pouvoir narrer comment s'était déroulée la bataille. Voyant la trahison des Chrétiens, on peut estimer que, les Chrétiens ayant prévu une bataille contre les Turcs, et survenant ensuite ces milliers de Turcs inattendus, ils s'entremirent, et s'ensuivirent le drame que l'on sait et la mort du cardinal et d'un roi aussi digne que celui de Hongrie ». Vespasiano da Bisticci, *Vite*, éditées par Aulo Greco, Florence, Istituto nazionale di studi sul Rinascimento, 1970, p. 151-152.

21. Constantin Mihailović, *Mémoires d'un janissaire. Chronique turque*, Toulouse, Anacharsis, 2012, p. 162.

22. « Et je vous enverrai toujours, chaque samedi, des nouvelles d'Asie, d'Afrique et d'Europe », cf. Paolo Orvieto, « Un esperto orientista del '400 : Benedetto Dei », *Rinascimento*, sec. Serie, vol. 9, 1969, p. 222.

23. Franz Babinger, *Maometto il Conquistatore e il suo tempo*, Turin, Einaudi, 1977, p. 552-553.

24. « Je voudrais que nous soyons soumis pendant dix ans aux zoubaschi et pachas ; et ce n'est pas Benedetto Dei qui te dira le contraire ». Lettera XVII (XIX), a Firenze, ex Neapoli, XVIII martii 1471, dans Luigi Pulci, *Morgante e opere minori, volume secondo, Morgante XXI-XXVIII, Lettere, Frottole e ballata, La giostra, La Beca, Sonetti, La confessione*, Aulo Greco (dir.), Turin, UTET, 1997, p. 1252, et notes 5 et 6, où l'on souligne que la signification est probablement la suivante : « Je n'en puis plus de ces controverses continuelles entre les différents états à propos de "l'entreprise sainte et juste" ». *Subaci e nascia* sont certainement des noms turcs italianisés (*zoubaschi* et *pacha*), comme c'est le cas dans la *Cronaca* de Benedetto Dei : *subasci « e' podestà e capitani del Gran Turco »*, et *nascia « e' maggiori a lato a lui »*. Pulci souhaiterait donc que les Chrétiens soient soumis une dizaine d'années au gouvernement ottoman.

25. « Car, par le corps du Christ, quand bien même tous les chrétiens d'Italie s'opposeraient en une seule coalition et dans une même volonté d'un côté, et qu'il y aurait de l'autre sa personne, nue et désarmée, munie seulement d'un poireau cuit à la main, de navets et de carottes, c'est plutôt dans son camp que je veux être, parce que, même en le voulant, il ne pourrait pas être vaincu. C'est le diable qui a aveuglé nos citoyens fous à lier, et les a menés à un merdier ; et ils ne méritent que cela, parce que le bien est l'ennemi du mieux. En vérité je vous le dis, on peut affirmer comme dans la Bible : qui n'embrasse pas la croix ne peut se sauver, et moi je dis, j'ai dit et dirai toujours : qui n'embrasse pas le parti des boules, qu'on lui éclate la ciboule ». Benedetto Dei, Lettre VII, citée par Paolo Orvieto, « Un esperto orientalista del '400... », art. cit., p. 223.
26. « C'est le diable qui a aveuglé nos citoyens fous à lier, et les a menés à un merdier ; et ils ne méritent que cela, parce que le bien est l'ennemi du mieux ». *Ibid.*
27. « Peu de gens ont haï et nui à la réputation de Venise et à sa politique dans le Levant autant que Benedetto Dei de Florence ». Franz Babinger, *Maometto il Conquistatore...*, op. cit., p. 552-553.
28. « Pour l'amour de ses amis florentins, parce qu'ils s'étaient irrités ».
29. Cf. Paolo Orvieto, « Un esperto orientalista del '400... », art. cit., p. 213.

RÉSUMÉS

Le concile de Florence, en 1439, avait présenté la ville des Médicis comme « rempart de la chrétienté » : avec l'unification nécessaire et urgente des Églises latine et grecque, un bloc chrétien semblait se dégager dans la lutte contre les Infidèles ; la déferlante ottomane semble alors ralentie par des décisions communes entre États occidentaux. Mais bientôt Florence elle-même, qui entretient un rapport lucratif avec la Sublime Porte, par le biais de ses marchands, ses financiers et ses espions, n'entend pas renoncer à ses avantages. La Ville et ses gouvernants défendent âprement leurs privilèges contre les revendications de Venise ou Gênes, ces puissances qui règnent jalousement sur les possessions occidentales en Méditerranée. Florence joue donc un double jeu dans ses relations avec le Turc : celle qui s'était érigée en gardienne de l'Église romaine et des états latins voit désormais son avenir à l'Orient.

The Florence 1439 council had presented the city of the Medici as “the bulwark of Christendom”; following the necessary and urgent unification of the Latin and Greek churches, a Christian alliance had apparently emerged in the fight against the Infidels. The Ottoman surge therefore seemed to relent due to decisions taken in common by the Western states; Florence, however, traded profitably with the Sublime Porte through its merchants, bankers and spies, and so, had no intention of giving up its advantages. The city and its representatives in the East staunchly defended their assets against the pretensions of Venice and Genoa, the traditional rulers of Eastern possessions in the Mediterranean. Florence therefore used double dealings with Turkey: gradually modifying its image of Defender of the Faith, it came to consider it might have a future in the Orient.

INDEX

Mots-clés : chrétienté, Méditerranée, croisades tardives, commerce

Keywords : christendom, Mediterranean, commerce, late crusades

AUTEUR

SOPHIE SALVIATI

Sophie Salviati est professeur agrégé d'italien, docteur en Littérature et civilisation italiennes et chercheuse associée au CMMC. Elle a rédigé une thèse portant sur la politique orientale des premiers Médicis (1434-1492). Ses domaines de recherches concernent le syncrétisme, la diplomatie et les échanges en Méditerranée au xv^e siècle.